

59

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



РЕДАКЦИОННАЯ

РЕДАКЦИОННАЯ

D

LE MONTAGNARD

A

BORDEAUX;

SCÈNE PATRIOTIQUE,

Dediée aux Jacobins de Paris.

PAR LATOUR - LA MONTAGNE.



A PARIS,

CHEZ MARET, COUR DES FONTAINES, N°. 1081,
ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

AN DEUXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

A V E R T I S S E M E N T.

C E T ouvrage a été composé et envoyé aux Jacobins vers la fin du mois d'août. L'auteur a reçu une lettre du comité de correspondance qui lui annonce que la société a daigné applaudir à son zèle, et accueillir son hommage. Cette lettre contenoit quelques observations très-judicieuses dont l'auteur a profité avec empressement. Son ouvrage étoit intitulé *le Montagnard et le Fédéraliste*. Mais l'interlocuteur mis en opposition avec le montagnard, a paru au comité un homme égaré plutôt qu'un fédéraliste, *puisqu'il se rend à la raison, et sort du combat triomphant, tandis que le fédéraliste est un monstre hideux, et qui ne cede pas plus aux droits de la raison, qu'à l'intérêt de la patrie*. L'auteur a senti la justesse de ces réflexions, et a changé le titre de son ouvrage.

AUX JACOBINS.

À me siffler, des gens de l'art
Le bande incivique s'apprête ;
Amis, servez-moi de rempart ;
S'ils disent : le méchant poëte !
Répondez : le bon montagnard !

PERSONNAGES.

LE MONTAGNARD.

ARISTE.

Un garde national.

Un bataillon de la garde nationale.

La scène est à Bordeaux.

LE MONTAGNARD

A

B O R D E A U X,

(Le théâtre représente le port de Bordeaux. La troupe départementale est campée sur les bords du fleuve qui baigne les murs de cette ville).

LE MONTAGNARD, *jettant autour de lui des regards de surprise et d'indignation.*

Mes frères ! Mes amis ! Où portez-vous vos pas ?

O mon pays ! Mes yeux de larmes se remplissent ;
Tout offre à mes regards l'appareil des combats ,
De guerriers nos champs se hérissent ,
Et nos rivages retentissent
Des sons de la trompette et des cris des soldats.

Du tyran de Madrid les farouches cohortes
Menacent-elles vos remparts ?

Voit-on près de vos murs flotter leurs étendarts ?
L'Espagnol est-il à vos portes ?

Non , de notre bonheur ces esclaves jaloux

Respectent vos fertiles plaines.

L'Espagnol de son sang arrose loin de vous

Nos campagnes républicaines.

Parlez ; quel est donc le dessein

Qui vous met aujourd'hui les armes à la main ?

Allez-vous des tyrans braver la rage impie ?

Allez-vous secourir nos frères opprimés ?

Quels sont les vœux que vous formez ?

Est-ce pour sauver la patrie ,

Est-ce pour la trahir , que vos bras sont armés ?

Quoi ! vous baissez les yeux ? Vous n'osez me répondre ?....

Votre silence en dit assez....

Traîtres , vous combattez pour L'Autriche et pour Londre ;

Tremblez , d'un fol espoir vos cœurs sont abusés , Des millions de bras s'arment pour vous confondre .

Avançons... Quel objet se présente à mes yeux ?

(à Ariste .)

O toi , dont l'amitié me fut toujours si chère , Toi qui fus mon appui , mon bienfaiteur , mon père ,

Ariste , que fais-tu dans ces funestes lieux ? parle , délivre-moi d'un horrible supplice ;

D'une horde de factieux
 Vois-je en toi l'ennemi, vois-je en toi le complice?
 A la cour quelque temps tu vécus malgré toi;
 Mais dans le peuple seul tu vis toujours ton
 maître :
 Tu fus républicain dans le palais d'un roi,
 Dans ton humble cabane as-tu cessé de l'être?

A R I S T E.

Pard'injustes soupçons tu viens de m'outrager;
 Je suis toujours, ami, digne de ton estime,
 L'amour de l'ordre et la haine du crime
 Sont toujours dans ce cœur que rien ne peut
 changer ;
 Mais on trahit le peuple, et je cours le venger.

L E M O N T A G N A R D.

Dans quelle erreur profonde on a su te plonger!...

A R I S T E.

Je ne m'abuse point, hélas ! la France entière
 A retenti de nos revers,
 Un parti factieux veut nous donner des fers;
 Je vois une commune usurpatrice, altière,
 Qui, le glaive à la main, règne sur les Français;
 Et dans ses coupables excès,

Joignant la force à l'artifice,
De tous ses attentats rend le sénat complice.

LE MONTAGNARD.

Des traîtres , des conspirateurs ,
Voilà le refrain ordinaire ;
Ils ne se lassent point d'imputer nos malheurs
Au peuple de Paris qu'ils nomment sanguinaire.
Ils en font chaque jour les plus affreux tableaux ,
Et c'est , à les entendre , un peuple de bourreaux.

O vous , hommes purs et sans tache ,
Qui de magistrats plébeiens
Remplissez l'honorable et difficile tâche ,
Qui vous occupez sans relâche
Des intérêts sacrés de vos concitoyens ,
Chaumette , Hébert , et toi , vertueux Pache ,
Vous , que j'ai vus du peuple en tout temps les
soutiens ;
On vous dénonce , on vous accuse ,
On vous peint à nos yeux sous d'affreuses couleurs ,
On veut , par des récits menteurs ,
Soulever contre vous le peuple qu'on abuse ,
Ah ! Servez la patrie , et bravez les clamours ;
Qui proscrit les tyrans , ne cherche pas à l'être ;
Témoin des noirs complots de vos accusateurs ,
Le peuple chaque jour apprend à vous connoître ;
Vous avez près de lui d'éloquens défenseurs ,

Ils sauront bien se faire entendre,
C'est du tyran par vous le trône mis en cendre,
Ce sont vos vertus et vos mœurs.

A R I S T E.

Leurs vertus ? . . . A quel point ton ame est
égarée ?

Cruel ! Entends la voix de nos législateurs
Errant de contrée en contrée,
Qui, dérobant au fer une tête sacrée,
Aux Français indignés demandent des vengeurs.
Rappelle-toi ce jour et d'horreur et d'alarmes,
Où le fier Henriot , au milieu du sénat ,

Nouveau Cromwel , au bruit des armes ,
Réglia les destins de l'état.
Vois le sang dont la terre en tous lieux est rougie
Par les vils artisans de nos calamités ,
Ces infidèles députés

Qui trahissent le peuple et vendent la patrie.
Sans eux Pitt et Cobourg , contre nous acharnés ,
N'eussent point envahi nos campagnes fertiles ,
Du nord et du midi les brigands couronnés
Reçoivent d'eux les clefs de nos plus fortes villes.
Ah ! Ne balançons plus ! de ces tyrans nouveaux
Hâtons-nous d'arrêter les sinistres complots ;
On ne soutint jamais une cause plus belle ;
Tremblez , vils oppresseurs ! Tremblez , troupe
Rebelle !

Pour vous de toute part sonne l'heure de mort ,
Marseille nous attend , et Lyon nous appelle ;
Le Midi tout entier va tomber sur le Nord.

LE MONTAGNARD.

Que dis-tu ? Quel affreux blasphème
De ta bouche vient de sortir ! ...
On t'a trompé , crois moi ; je ne sais point trahir ,
Tu me connois , écoute un citoyen qui t'aime.
Ah ! Tu perds ton pays en voulant le servir.
On t'a peint , je le vois , sous une horrible image
Paris toujours fidèle , et l'auguste sénat

Dont le nom vivra d'âge en âge ,
Dont les fières vertus et le mâle courage
Nous répondent encor du salut de l'état.

Ami , cherche ailleurs des coupables ,
J'ai vu , j'ai vu de près ces hommes respectables ,
L'amour de la patrie est au fond de leurs cœurs ;

De vils intrigans une foule
En vain pousse contr' eux d'insolentes clamours ,
Et des pères du peuple ose noircir les mœurs ;
C'est par d'autres canaux quel' or de Pitts s'écoule :

De nos intègres sénateurs
Il ne souilla jamais les mains incorruptibles ;
Sans faste , sans orgueil , ces fiers républicains ,
Nuit et jour occupés du bonheur des humains ,
Au vil attrait de l'or demeurent insensibles ;

Ils ne sont riches , qu'en vertus ;
On rejette sur eux nos malheurs et nos pertes ?

A l'ennemi par eux nos villes sont ouvertes ?
Eh ! des places par eux les murs sont défendus.

Valenciennes, Condé, Mayence,
Attestent de nos députés
Et la valeur et l'innocence ;
Le soldat les a vu combattre à ses côtés ;
Nos remparts, de leur sang offrent par-tout des
traces ;
C'est, le fer à la main, qu'ils signent des traités,
Et qu'à Pitt ils vendent nos places.
Pitt les a soudoyés ?... Oui, traîtres, ces héros
Dignes des respects de la terre,
Ont de leurs sublimes travaux
Reçu l'honorables salaïre ;
Oui, oui de Pitt sur eux les bienfaits répandus
Attestent sa reconnoissance,
Ne leur enviez pas ces funestes tributs,
C'est à coups de poignards que Pitt les récom-
pense.

O souvenir affreux ! Le jeune Pelletier
Sous le fer des tyrans succomba le premier,
Sur le sage Bourdon une troupe perfide
Leva dans Orléans le glaive parricide ;
Marat enfin, Marat expire sous les coups
Des ennemis de la patrie ;
Une impitoyable furie
Dans le deuil nous a plongés tous.

Voilà ceux qui du peuple ont tramé la ruine
 Voilà ceux que Pitt a payés?
 Ah ! par ceux que l'on assassine
 Connois ceux qu'on a soudoyés ;
 Ceux par qui notre cause en tout temps fut trahie,
 Ceux qui de nos droits méconnus
 Osoient faire un trafic impie ;
 Aux despotes ligués ceux qui s'étoient vendus,
 Par qui des flots de sang ont été répandus ,
 Ceux qui dans le sénat vètoient la tyrannie ,....
 Je ne les nomme point , ils sont assez connus.
 Vois ces monstres cruels , errant de ville en
 ville ,
 Arborant l'étendart de la rebellion ,
 Et par-tout sans pitié de la guere civile
 Allumant le fatal brandon ;
 Grace à leurs manœuvres perfides ,
 Le sang vient de couler dans les murs de Lyon ;
 Ils ne déguisent plus leurs desseins parricides ,
 Ils veulent un monarque , et déjà dans Toulon
 Ces vils conspirateurs proclament un Bourbon.

Ah ! vos espérances sont vaines ,
 Vous ne jouirez point de vos noirs attentats ,
 Non , les Français jamais ne reprendront leurs
 chaînes ,
 Et leurs têtes républicaines
 Sous le joug des tyrans ne se courberont pas .

Hanriot de Cromwel, dis-tu, suit les maximes ?..

Je connois Hanriot, il aime son pays,

Aux autorités légitimes

Toujours il se montra soumis ;

Il obéit aux loix... s'il osoit les enfreindre,

Ce général long-temps ne seroit pas à craindre.

Ah ! de la liberté, Paris fut le berceau,

Et toujours des tyrans il sera le tombeau ;

De Londre et de Paris connois la différence ;

Là, Cromwel usurpa la suprême puissance,

Mais Cromwel dans Paris iroit à l'échaffaud.

(à la garde nationale.)

Mes frères ! mes amis ! braves compagnons
d'armes , (1)

Que j'ai suivis de près dans les champs de
l'honneur ,

Abjurez , à ma voix , une honteuse erreur ,

De la patrie , hélas ! dissipez les alarmes ;

Des bras de ses enfans cette mère a besoin ;

Laissez-là vos querelles vaines ;

Offrez-lui tout le sang qui coule dans vos veines ,

Sauvez-là , des Français voilà le premier soin .

Repoussez de nos champs la horde tyrannique ,

(1) L'auteur eut l'honneur en 1790 d'être nommé par ses concitoyens , aide-major du détachement qui marcha au secours des patriotes opprimés dans Montauban , et de faire avec ses compagnons d'armes , cette petite campagne patriotique.

Qui sans tous nos débats n'eût point eu des succès ;
 Volez à la victoire , et décidez après
 Qui servit mieux la république
 De la Montagne ou du Marais.

A R I S T E.

J'ouvre les yeux , je sois de mon erreur extrême ,
 C'en est fait , ami , je me rends ,
 Et j'abjure à jamais un horrible système ;
 Imitons nos cruels tyrans ;
 Ils sont unis entr' eux , soyons unis de même.

(*Un garde national sort des rangs et court embrasser Ariste.*)

LE G A R D E N A T I O N A L.

Camarade , tu nous préviens ;
 J'ai consulté ces braves citoyens ,
 Dont les vertus toujours égalaient l'audace ;
 Ils rendent hommage au sénat ,
 La haine dans leurs cœurs à l'amitié fait place ;
 La Montagne à leurs yeux reprend tout son éclat ;
 Ils brûlent de combattre et de sauver l'état.

(*Des cris s'élançent de toutes parts ; vive la Montagne ! Vive la république ! Une musique guerrière se fait entendre ; le canon tonne en signe d'allegresse ; les soldats embrassent le Montagnard et le portent en triomphe.*)

LE MONTAGNARD.

Que ce jour a pour moi de charmes !
O mes braves compagnons d'armes,
Je ne vous quitte plus, et je vais sur vos pas
Chercher au milieu des alarmes
Ou la victoire ou le trépas.



